

LA PANTHERE NOIRE

(suite de la 1re page)

La bonne femme était devenue rêveuse, et, sachant de ne pas être vue de son mari ni de ses enfants, elle se mit à les examiner tour à tour. Chacun d'eux semblait prendre grand intérêt à la lecture des feuilles publiées. M. Taylor employa le reste de la soirée à parcourir les gazettes, et l'on savait qu'il n'aimait pas d'ordinaire à être dérangé: les heures s'écoulaient tranquillement jusqu'au moment du repas habituel.

"Là, dit-il enfin, j'ai gardé le Times pour le dernier. Mais bah! il n'est probablement pas plus intéressant que les autres."

Toutefois il jeta un coup d'œil rapide sur la feuille imprimée et se disposait à la rejeter avec les autres, lorsqu'une annonce, placée à la dernière page, attira son attention.

"Est-il possible! s'écria-t-il avec une expression de surprise, la Ferme-Rouge, près de Taunton, est à louer à bail; le propriétaire ne veut plus exploiter lui-même. Oh! si je pouvais obtenir ce fermage, je n'hésiterais pas un instant. Je connais très bien le sol de ce domaine, car j'ai été élevé dans le voisinage et j'y ai passé mon enfance; la Ferme-Rouge n'est pas trop grande et elle est d'un excellent rapport. J'aurais bien voulu voir cette annonce avant mon dernier voyage, cela m'aurait épargné une course. Je vais écrire tout de suite au propriétaire, afin que ma lettre puisse partir demain par le premier courrier. Il est à souhaiter que personne n'ait songé avant moi à se présenter pour affermer le domaine."

Le lendemain matin, tandis que M. Taylor s'était rendu à la poste, sa femme, assise près de la fenêtre, se mit à parcourir la lettre du cousin d'Amérique. Elle la lisait avec une certaine répugnance, se disant au fond du cœur qu'elle ne se déciderait jamais à partir pour un pays étranger.

Cependant, à mesure qu'elle avançait dans cette lecture, la brave dame devenait plus attentive; elle s'arrêtait fréquemment, et, toute songeuse, regardait l'en-tête de la lettre. Lorsqu'elle eut fini les quatre pages remplies, elle recommença à la parcourir. Le cousin de son mari exposait si clairement les avantages qu'on trouvait en Amérique, surtout pour l'agriculture; il décrivait avec tant de détails la fertilité du sol, qu'en dépit de ses préventions, mistress Taylor ne pouvait élever aucune objection.

Albert faisait aussi une allusion personnelle aux enfants de M. Taylor; car il disait que, si son parent restait aux Osiers, il ne pourrait jamais assurer l'avenir de sa famille, tandis qu'en Amérique il pourrait acheter à chacun de ses enfants une plantation à côté de la sienne; de cette façon, tout irait pour le mieux.

Puis le colon des Etats Unis expliquait la situation indépendante, politique et sociale du pays; il faisait du climat enchanteur de l'Amérique du Nord une description si brillante, que mistress Taylor se figura bientôt être auprès du cousin de son mari.

Tout en travaillant devant sa table à ouvrage, elle revenait sans cesse à cette lettre pour en relire certains passages, et le papier se trouvait encore ouvert devant elle, lorsque M. Taylor revint de la poste et entra dans la chambre.

"Eh bien! dit-il à sa femme,

que penses-tu de la lettre d'Albert?"

"Ce que vous dit votre cousin, mon ami, est très éloquent," répliqua mistress Taylor d'un air satisfait; Albert me semble être dans une très bonne voie, il paraît se plaire beaucoup dans le pays.

"Tu vois clairement, il me semble, ajouta-t-il, que je n'étais pas tout à fait déraisonnable en réfléchissant à la proposition d'Albert."

"Henry, répliqua la brave femme avec l'accent du plus affectueux sentiment, votre jugement est plus solide et plus juste que le mien; votre volonté sera mienne; où vous irez, j'irai, fût ce même au bout du monde. Mais n'agissons pas avec précipitation, et ne rejetons pas ce qui est bon avant d'être certain d'avoir quelque chose de meilleur."

"Nous ne vivons plus que pour nos enfants, et ce que nous ferons pour eux ne doit pas être regardé comme un sacrifice, ma bonne May. Je te promets de ne rien faire contre tes desirs et sans ton assentiment. Si je puis obtenir la Ferme-Rouge, nous resterons en Angleterre; dans le cas contraire, nous reparlerons de l'Amérique."

A partir de ce moment, les deux époux parurent renaitre à l'espérance; ils n'avaient plus la même incertitude sur l'avenir; car, en admettant que la Ferme-Rouge leur fût défaite, il leur restait encore la chance de réussir de l'autre côté de l'Océan. Ils relisaient sans cesse à haute voix la lettre du cousin et en commentaient le contenu à l'heure du thé.

Les enfants, surtout Walter, ne parlaient plus que de l'Amérique.

Le désir même que M. Taylor avait conçu d'obtenir une réponse favorable au sujet de la Ferme-Rouge devint moins vif chaque jour et lorsqu'au bout d'une semaine la lettre du propriétaire arriva, le père de famille l'ouvrit en souhaitant qu'elle contint une réponse négative.

Il ne se trompait pas, car le maître de la propriété exprimait tous ses regrets; la ferme avait été louée quelques jours auparavant.

"Voilà la réponse que nous attendions au sujet de la Ferme-Rouge," dit Taylor à sa femme en lui donnant la lettre à lire. La Providence nous indique clairement le chemin que nous devons prendre, puisqu'elle nous fait défaut en Angleterre; la ferme est déjà louée."

Mistress Taylor, un peu émue, prit la lettre des mains de son mari; bien qu'elle eût porté un très grand intérêt aux louanges de l'Amérique, sa préférence à l'endroit de l'Angleterre était trop profondément enracinée dans son cœur pour qu'elle ne se sentit pas affectée à l'idée qu'il faudrait se décider à adresser peut-être un éternel adieu à son pays natal.

"Je suis fâchée d'apprendre cette nouvelle," dit-elle d'un ton de voix attristé, car vous desiriez avoir cette ferme, et nous aurions été sûrs d'y vivre heureux."

"Tu vois, May, que tout semble conspirer pour nous engager à tourner nos regards vers le nouveau monde. Examinons tranquillement la situation, sans préventions, et après cela nous agirons; il y va du bonheur de nos enfants."

"Vous savez, cher Henry, que mon plus vif désir est de faire tout ce qui pourra favoriser leur bien-être et le vôtre."

Réfléchissons sérieusement, et vous décideriez ensuite. Le Ciel nous favorisera la-bas comme ici."

Et tout en parlant ainsi la bonne mère avait saisi la main de son mari, tandis que celui-ci la pressait sur son sein.

Ce même soir, la résolution d'émigrer aux Etats-Unis fut prise par les deux époux.

Une nouvelle vie et une activité infatigable semblèrent des lors animer la famille Taylor, dont toutes les pensées parurent tournées vers le nouvel établissement qu'elle se proposait de fonder de l'autre côté de la mer.

Le lendemain, M. Taylor répondit à son cousin Albert et lui annonça qu'il allait suivre son conseil, car il se disposait à émigrer avec toute sa famille. Il le pria aussi de le faire bénéficier le plus tôt possible de son expérience, en lui indiquant les meilleures dispositions à prendre.

Cette lettre était très longue; Taylor questionnait son cousin sur tous les points qu'il lui semblait utile de savoir. Mais il n'avait confié à la poste une lettre aussi importante que celle-là; ce papier ne contenait ni la destinée de sa famille."

A dater de ce moment, chacun se mit à lire avec empressement les livres qui parlaient de l'Amérique, et notamment ceux que l'on citait pour l'exactitude de leurs notions sur le pays, ses conditions d'existence et ses espérances d'avenir. Ces ouvrages prouvaient que la vie aux Etats-Unis était indépendante et pratique, on y engageait les travailleurs à ne compter que sur eux-mêmes. Comme ils avaient à se tirer d'affaires dans toutes les circonstances de la vie, le maniement des outils devait leur être familier.

M. Taylor comprit qu'il devait acquérir la pratique qui lui manquait, et il songea à faire instruire aussi Walter Arden. Il se décida enfin à entrer comme ouvrier, pendant quelque temps, chez un forgeron et ensuite chez un armurier; il fit également travailler Walter dans les ateliers d'un charbon et d'un charpentier.

M. Taylor mettait à profit la force de caractère dont il était doué; chaque matin, après avoir dîné de très bonne heure, il se rendait chez le meilleur forgeron de la ville, avec lequel il travaillait jusqu'à l'heure du premier repas, et, de midi jusqu'au soir, il retournait à l'ouvrage, tandis que Walter était occupé de la même manière chez le charbonnier.

Après souper, la famille se réunissait gaiement autour de la table, et Taylor déployait la carte de l'Amérique.

Ce voyage vers le nouveau monde souriait à tous; chacun faisait des propositions et s'ingéniait à savoir comment on se poserait là-bas.

La froide saison d'hiver était revenue; les ouragans de l'automne mugissaient à travers les arbres de la forêt et emportaient, dans la vallée de White Horse, les feuilles jaunies, semblables à une pluie d'or; chaque nuit le givre couvrait les prairies et les jardins d'une gelée blanche, qui brillait et étincelait aux premiers rayons du soleil levant, comme un fait que l'art de diamants. Enfin décembre arriva, amenant réellement l'hiver, et l'on vit un matin la terre revêtue d'un épais manteau de neige.

[à continuer]

LE VEGETABLE WORM SYRUP de McLean est un remède ancien et a toute épreuve. Il est sûr, agréable au goût et efficace.

HOUSE FURNISHINGS

American and Canadian Wall Papers

Seventeen thousands rolls of Wall Papering, including some of the most artistic designs and color combinations we have ever shown.

English Floor Oilcloths and Linoleums

Floral Patterns are in good demand. We show a larger range than ever before and the coloring and designs are much admired.

Carpets! Carpets! Carpets!

Brussels Carpets, Velvet Carpets, Wilton Carpets, Tapestry Carpets, Wools, Unions, Hems, Stair Matting, &c. This department is full to overflowing with the finest range of goods ever seen here. Prices lower than ever.

Lace Curtains and Muslins.

This department embraces an immense variety of dainty and durable goods at prices within the reach of all.

Rugs, Crumb Cloths and Art Squares.

Art Squares include Balmorals, Tapestries, Wools, Unions and Jutes, in sizes 2 1/2 x 3, 3 x 3, 3 x 3 1/2 and 3 x 4. Over two hundred Carpet Ends suitable for Rugs, with match figures. We show a special line of Wilton Hearth Rugs in Oriental designs.

Window Shades, Curtain Poles and Trimmings, Brass Vestibule Rods, Stair Plates, Stair Pads, Stair Linens and Oilcloths, Table Covers, Mantel Draperies, Portieres, Tapestry Furniture Covering, Art Sateens, &c., &c.

Altogether we have the largest and most complete line of House Furnishings to be found under one roof in Prince County. No trouble to show our goods.

R. T. HOLMAN.

RIPANS advertisement. Ripans Tablets are a common sense, effectual cure for dyspepsia, biliousness, heartburn, headache, constipation, dizziness and all disorders of the stomach, liver and bowels. They are intended for the use of men, women and children everywhere, and have proved beneficial in the majority of cases. It is not claimed that they will perform miracles, but some of the cures which they have effected amount almost to that. Easy to take and prompt in action, they have no rival as the best remedy for the every-day ills of humanity. A MEDICINE WHICH PROLONGS LIFE. One gives relief.

McCall's Magazine advertisement. A FREE PATTERN (your own selection) to every subscriber. Only 50 cents a year. McCall's Magazine. A LADIES' MAGAZINE. A gem: beautiful colored plates, latest fashions, disarming economies, fancy work, household hints, beauty, etc. Stylish, Reliable, Simple, Up-to-date, Economical and Absolutely Perfect-Fitting Paper Patterns. McCall's Bazar Patterns. All Seams Allowed and Perforations show the Easiest and Sewing Lines. Only 10 and 15 cents each—none higher. Ask for them. Sold in nearly every city and town, or by mail from THE McCALL CO., 113-115 West 31st St., N.Y.C.

Better than ever Fall is setting in. New goods arriving weekly. Country produce taken in exchange for goods at highest market value. Not necessary to go out of the village for Bargains. Right at the old stand you can get GROCERIES, DRY GOODS, BOOTS and SHOES, HARDWARE etc., etc. at as cheap a price as elsewhere. S. E. GALLANT, Abraham's Village.

College St. Dunstan HOTEL RIVERSIDE (Affilié à l'Université Laval) DUKE ST. MONCTON, N. B. Cet hotel est à une minute de marche du Dépôt de l'Intercolonial en face du Bureau de Poste et près de la Rivière. La proximité de l'hotel de la rivière, permet de voir, en plein, le spectacle grandiose du BOAR à chaque marée. Termes raisonnables. Une table de première classe pour la commodité des voyageurs. FRED. THIBODEAU PROP. Ce 1er Septembre 1901